

Henri Charles M E R T Z .

(4-10-1919 à Lembach – 24-2-1999 à Strasbourg)

« Jede Provinz liebt ihren Dialekt ; denn es ist doch eigentlich das Element in welchem die Seele ihren Atem schoepft. » Goethe -Aus meinem Leben II Teil 6 Buch)



Henri chez lui, à Graffenstaden en 1996.

« Chaque province aime son dialecte ; car c'est en fait l'élément dans lequel l'âme puise sa respiration. »

Goethe - De ma vie, 2° Partie, Livre 6.

L'Alsace n'a jamais manqué de poètes qui s'attardent de façon lyrique sur l'embrasement d'un coucher de soleil sur les crêtes vosgiennes ou sur un champ de blé caressé

par le vent. Mais de ceux qui affutent leur plume pour rugir la vérité parfois de façon cinglante, le nombre est nettement plus restreint. Henri fut de ceux-ci.

Un coup d'œil sur sa biographie éclaire son œuvre. Le père de Henri était forgeron à Lembach, village situé dans la vallée vosgienne de la Sauer et traversé par la route qui mène de Wissembourg à Bitche. Sa mère tenait la comptabilité de la petite entreprise et s'occupait du ménage. Le couple eut quatre enfants : Alfred, Henri, Ernest et Marthe.

La Deuxième Guerre Mondiale n'épargna guère la famille Mertz. Les travaux de la Ligne Maginot – le secteur de Lembach dépendait du secteur fortifié de Haguenau – entrepris entre 1929 et 1935 mirent en difficulté l'entreprise familiale. En effet les fortifications passaient au milieu des champs et des prés, bouleversant l'économie rurale : tous les petits paysans et bûcherons de Lembach abandonnèrent leurs occupations premières pour aller travailler sur cet immense chantier. Le forgeron y perdit la plupart de ses clients et une grande partie de son gagne-pain. Il mourut en 1936 à l'âge de 46 ans.

Le petit Henri passait le plus clair de son temps dans la forge paternelle. Elle était toujours pleine de badauds qui venaient faire un brin de causette, et c'est au contact de ces gens simples et modestes mais non dépourvus d'une forte dose de bon sens, qu'il apprit d'innombrables tournures pittoresques de langage qui, au cours des siècles, avaient mûri sur notre terroir, et aussi, pourquoi le cacher, des mots gros comme des pavés qu'on pouvait se jeter à la figure! Lorsque le petit Henri voulut se mettre

en apprentissage chez son père, sa mère poussa des hauts cris et lui opposa un veto catégorique. Certes, elle avait de bonnes raisons pour l'en dissuader : depuis la construction de la ligne Maginot qui avait ruiné l'agriculture locale et, surtout, depuis le développement des transports automobiles, le métier de maréchal-ferrant n'avait plus aucun avenir. Ajoutons que, suivant la coutume de l'époque, les meilleurs clients réglèrent leurs factures le jour de l'an !!! Quant aux autres, ils faisaient reporter tout simplement leurs dettes sur l'exercice suivant !! si bien que la pauvre madame Mertz avait continuellement de sérieuses difficultés de trésorerie. « Deviens instituteur, lui dit-elle, tu auras toujours des chemises propres, de l'argent plein les poches et six mois de vacances par-dessus le marché !! »

En 1932, après son « certificat d'études » Henri fit la navette entre Lembach et Niederbronn afin d'y fréquenter le cours complémentaire, ancêtre des collèges. Il fit le trajet à vélo sans changement de vitesses, mais qui avait, en revanche, deux lampes à acétylène reliées par un petit tuyau dans lequel circulait le gaz permettant à l'avant l'éclairage et, à l'arrière, la signalisation. Il fallait partir avant 7 heures pour arriver à l'école à 8 heures soit 20 km par trajet. Deux ans plus tard notre écolier-cycliste passa un concours pour obtenir une bourse, ce qui lui permit d'entrer à « l'École Primaire Supérieure » de Phalsbourg, ancêtre du Lycée Erckmann-Chatrian. En 1937 il réussit son entrée à l'École Normale de Strasbourg et termine ses études en 1940 à Périgueux, où l'établissement avait été répliqué. Le lendemain de son examen, il alla visiter sa famille réfugiée en Haute-Vienne

depuis le début de la guerre. Le surlendemain il fut appelé sous les drapeaux à Limoges. On lui remit un grand fusil Lebel datant de la guerre de 1870. Il n'eut jamais l'occasion de s'en servir, faute de munitions !! Deux mois plus tard, il fut démobilisé, rentra avec sa famille dans son village natal complètement dévasté et pillé, et ce fut le début d'une nouvelle tragédie.

Le 22 juin 1940 Strasbourg, Mulhouse et Colmar étaient occupées par les nazis depuis une semaine. Le 20 juin, soit 2 jours avant la signature de la Convention de Rethondes, Hitler nomma Robert Wagner Gauleiter, chef de l'administration civile, en Alsace. Il fit passer l'Alsace sous la souveraineté de l'Allemagne pour former avec le Gau de Bade le « Gau Oberrhein ». Les Allemands firent coïncider les nouvelles frontières du III^e Reich avec celles du traité de Francfort de 1871. En tant qu'instituteur, nazification oblige, le personnel enseignant fut endoctriné Outre-Rhin.

Henri fut envoyé en Allemagne pour y subir une rééducation national-socialiste dite « Umschullung », lors de deux stages. Il s'agissait, selon ses propres termes, « de se faire décapiter le cerveau de son esprit de liberté ». Après ce stage il fut nommé instituteur dans le nord du pays de Bade.

L'Allemagne ayant besoin de plus en plus de soldats, le 25 août 1942, suite au décret de l'incorporation de force, Henri fut incorporé dans la Wehrmacht en juin 1943. Un tempérament comme le sien ne put s'empêcher de réagir. Il prétendit avoir une mauvaise vue et se comporta en toutes circonstances comme si c'était le cas. Il saluait, par

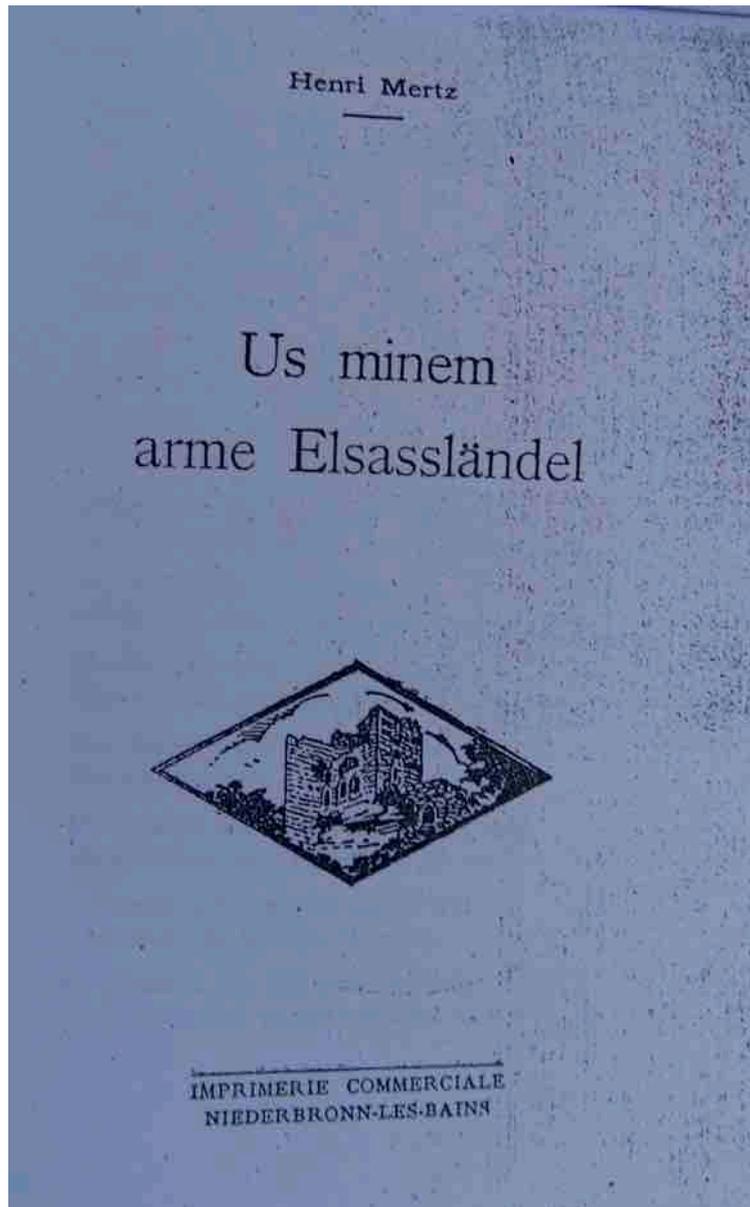
exemple le facteur et bousculait le sous-officier allemand! Son cas fut statué le 8 février 1944 : il fut réformé. Il dut y avoir des fuites, car en automne 1944 Henri se cacha pour éviter d'être fusillé.

En 1944, lorsque les Américains qui venaient de libérer la région se retirèrent en catastrophe, toute la famille Metz alla se réfugier en Haute-Marne. Lors du retour en été 1945, ils retrouvèrent la maison familiale plus radicalement détruite que la première fois.

En 1945, Henri fut incorporé dans l'armée française, la Territoriale, pour garder des prisonniers allemands et hongrois. Il les traita avec humanité leur donnant en catimini des cigarettes car il pensait à son frère Alfred qui n'était pas revenu.

Henri résume son service militaire en ces termes : « J'ai fait mon service militaire dans deux armées. Je suis resté 2^o classe et je n'ai aucune décoration. Vu la période vécue, c'est peu banal !!! » Et d'ajouter avec ce sourire teinté d'ironie bien à lui : « Tout Alsacien soucieux de son avenir doit savoir à la fois et le français et l'allemand et le dialecte. Il faut aussi qu'il soit capable de se taire sous n'importe quel régime. »

De 1945 à 1950, Henri exerça son métier d'instituteur à Langensoultzbach, petit village du canton de Woerth.



Page de couverture .

En 1946 il édita son premier opuscule de poèmes « Us minem Elsasslandel », tiré à 300 exemplaires, à l'Imprimerie Commerciale de Niederbronn-les-Bains, soit 17 poèmes écrits en alsacien. Personne n'acheta cet opuscule. Henri d'ajouter : « Il faut croire qu'avoir osé écrire en alsacien constituait un acte blâmable surtout aux yeux des résistants de la dernière heure ! D'ailleurs, à cette époque, si l'on offrait à quelqu'un un écrit en

alsacien, il se sentait compromis. Il y avait un tel climat antidialecte après la guerre, qu'il est difficile de s'en faire une idée aujourd'hui. »

Six des dix-sept poèmes traitent des blessures infligées par le passé douloureux encore bien proche de l'annexion et des sévices nazis. Ci-dessous un de ses poèmes :

« **Wenn d'Tote ufstehn**

E « Toter » wankt mit letschter Kraft
Ins Elsass üs d'r G'fangeschaft.

M'r fröjt sich, was die Jammegstalt
Nooch so viel Lied uffrechthalt.

D'r Wäj in d'Heimet isch noch witt.
Doch d'Fiess, die welle fascht nimm mit.

Un doch, er schleppt sich immerfurt
Un kommt grad heim wie's Owed wurd.

Voll Hoffnung schliecht er an e Hüs:
O Gott! Do löjt e Fremder rüs!

Glich ahnt er in sim dumpfe Weh,
Do in erwart'ne niemand meh.

Do gitt's nur eini Rettung: s'Grab!
Doch nein: Er grifft zuem Wanderstab!

Er pilgert furt un bliet vermisst,

Au wenn ihm s'Weh fascht s'Herz abrisst. »

Quand les morts ressuscitent.

,
Un « mort », sorti de captivité,
Vacille, à bout de force, en Alsace.

On se demande comment cette figure pitoyable
Tient encore debout après tant de souffrances.

Le chemin vers sa demeure est encore loin
Et ses pieds ne peuvent presque plus le porter !

Et il se traîne toujours sans arrêt
Et arrive chez lui lorsque le soir tombe.

Plein d'espoir il se glisse vers la maison :
Mon Dieu ! Un étranger regarde par la fenêtre !

Tout de suite il comprend en sa souffrance accablante
Qu'ici, personne ne l'attend plus.

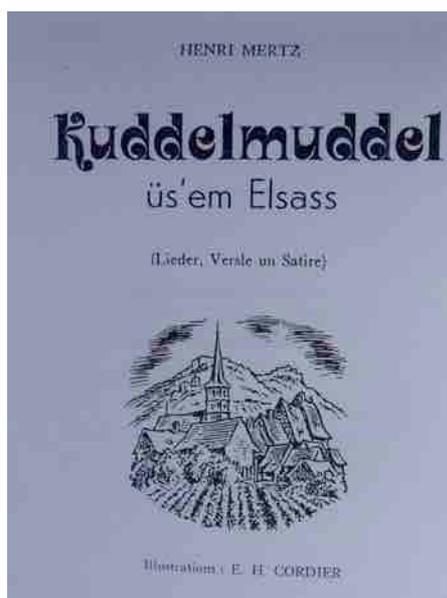
Alors il n'existe plus qu'une seule délivrance : le
tombeau !
Ah non : et il reprend son bâton de pèlerin !

Il continue son errance et reste disparu,
Alors que la douleur lui arrache le cœur.

Doublement blessé, le malheureux choisit la solitude, le
silence que procure le linceul glacé, celui qui recouvre
tout de son manteau d'oubli...

Henri se marie en 1950 avec Doris Walter. Le couple eut deux fils.

En 1951 il fut affecté à l'école de Graffenstaden et, en 1961 , il devint professeur de mathématiques au collège de la même ville.



Page de couverture.

En 1975 parut « Kuddelmuddel üs em Elsass », tiré à mille exemplaires, aux Éditions Alsatia de Colmar. Cet ouvrage comprend 36 poèmes.

La dédicace est très parlante :

« À mes parents, en souvenir,
À ma femme qui me comprend,
À mes enfants comme testament,
À ma province par piété.
Je tiens à mon dialecte
Parce qu'il est bourré de sagesse !

Qu'il te plaise ou qu'il te déplaise
Je le place sous la protection des Monuments
Historiques. »

Voici un poème extrait de cet opuscule :

Mir sin nur Schablonemenschche !

Geischtig sinn mir Kunsumente,
Denne mir schlucke alli Enttee
Un de Käs, wo d'Press serviert !
Unser Hirn wurd vun de Bosse
In e Køjlof-Form gegosse
Un mit Blindheit guet paniert !

Ja, mir sinn nur Transistore,
Des heisst, Radio met zwei Ohre,
Un mir were fergelenkt !
Mir sin nur Befehlempfänger,
Awer weh dem Einzelgänger,
Wo a bissel selwer denkt!

Wen nuns d'Presseboss verkohle,
Gehn mir alles wiederhole,
Wie a Mikro, trej un lüt !
Ir Computer, mir pariere,
Ja, mir lonn uns programmieren :
- Geje Fortschritt wachst ken Krüt! –

Ob im Lewe, ob im Wese,
Gliche mir uns wie d'Chinese,
Miir sinn nur noch Kurfektion !

Jeder fährt de selwe Waawe,
Jeder traat, was alli traawe,
Jeder spitzt de selwe Ton !

Nous ne sommes que des hommes « gabarit » !

Intellectuellement nous ne sommes que des
consommateurs,
Puisque nous avalons tous les bobards
Et les salades que sert la presse.
Notre cerveau est coulé par des décideurs
Dans le moule à Kougelhopf
Et généreusement panné avec de l'aveuglement !

Oui, nous ne sommes que des transistors,
C'est-à-dire des postes radio à deux oreilles
Qui sont télécommandés !
Nous ne sommes que des récepteurs d'ordres ;
Et gare à l'original
Qui réfléchit un tantinet par lui-même !

Quand les patrons de la presse nous trompent,
Nous répétons tout
À haute voix et sans rien oublier comme des hauts -
parleurs !
Nous, les ordinateurs, nous obéissons,
Oui, nous nous laissons programmer :
- Contre le progrès n'existe aucun remède ! –
-

Aussi bien dans la vie que dans le quotidien
Nous ressemblons à des Chinois,

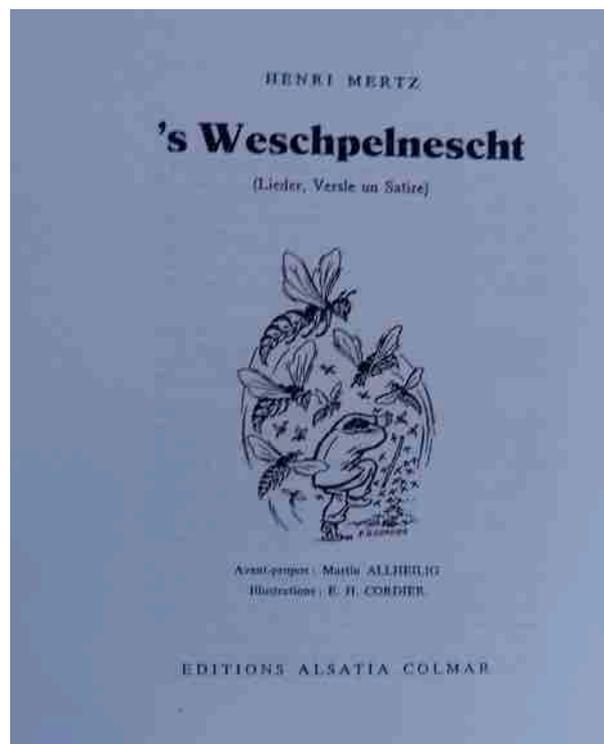
Nous ne sommes plus que des êtres préfabriqués !
Tout le monde roule dans la même voiture,
Tout le monde porte les mêmes vêtements,
Tout le monde véhicule les mêmes idées !

Glossaire :

Ente : « Die Zeitung lässt eine Ente fliegen », le journal lance un bobard. Eine Zeitungsentente ; die Ente : le canard. Un petit clin d'œil au « Canard enchaîné » !!!

Fernlenken : téléguider

Verkohle : tromper, manipuler, se payer la tête de quelqu'un.



Page de couverture.

Succéda « S'Weschpellescht », tiré à 2500 exemplaires, en 1976 aux éditions Alsatia de Colmar. Dans l'avant-propos Martin Allheilig, directeur des programmes de la Radio de Strasbourg et de l'O.R.T.F. jusque vers 1975-80, souligne la capacité de résistance d'Henri Mertz qui, après avoir vu « la langue de sa mère traînée dans la boue, piétinée, humiliée, livrée aux sarcasmes, mobilisa toute son énergie, ses forces pour réparer l'outrage. Pour dire à ses compatriotes leurs quatre vérités. Pour dénoncer publiquement leurs mille une lâchetés commises au nom de je ne sais quel pseudo-patriotisme.»

In d'r Betonwohnmaschin.

In d'r Betonwohnmaschin
Wimmle vieli Mensche drin
Wie Termite, durchenander.
Zwanzig heisse Marylin
Drissig heisse Caroline,
Vierzig heisse Alexander!
Fufzig stehn am Lavabo,
Sechzig sitze uf'em Klo,
Siewezig tuen sich rasiere,
Achtzig nemme grad e Dusch,
Ninzig schmüse uf d'r Couch,
Hundert wotte's au prowiere!

In d'r Betonwonmaschin,
Do passiert so manches drin,
Daa wie Nacht, des isch ken Wunder !
Zwanzig humple rum am Stock,

Drissig hann e Nerveschock,
Vierzig were immer runder!
Fufzig händle, s'isch e Schand,
Sechzig lüschtre an d'r Wand,
Siewezig tuen 's Bubbel stille,
Achzig spiele mit d'r Katz,
Ninzig drucke ihre Schatz,
Hundert schlucke Hochzitspille!

In d'r Betonwonnmaschin
Isch so manches Iwel drin,
Geth so manches Glick in Scherwe !
Zwanzig hann e schwachi Blos,
Driiig bringe d' Gripp nimm los,
Vierzig wotte lieber sterwe,
Fufzig hann e dickes Bein,
Sechzig grossi Gallestein,
Siewezig hann schlimmi Hitze,
Achzig hann e Sorjekind,
Ninzig sinn schun halwer blind,
Hundert friere oder schwitze !

In d'r betonwohnmaschinn
Hüse viele Parias drin,
Do git's Daa wie Nacht Palawer !
Zwanzig sinn üs Malaga,
Drissig heisse Abdallah,
Vierzig sinn gewiss Arawer,
Fufzig stamme üs Athen,
Sechzig blinke mit de Zähn,
Siewezig sinn b'stimmt vun driwe,
Achzig sinn üs Napoli,

Ninzig andri nit vun hie,
Bloss d'r Portier isch vun hiwe!

In d'r Betonwohnmaschin
Vegetiere alli drin,
Arm, verstosse, wie Ziginer:
Kulis üs'em Senegal,
Arweitskraft üs Portugal,
Grieche, Inder, Levantiner!
Alli babble uhne End
Mit'em Mül un mit de Händ,
Türkisch, spanisch, itanienisch !
In dem betongetto drin
Gehn sie alli langsam drin,
Heimwehkrank un neurasthenisch !

Dans la machine à habiter en béton.

Dans la machine à habiter en béton
Fourmillent beaucoup d'hommes
Comme des termites, dans toutes les directions.
Vingt se nomment Marylin,
Trente s'appellent Caroline,
Quarante portent le nom d'Alexandre !
Cinquante se tiennent devant le lavabo,
Soixante sont assis sur le WC,
Soixante-dix se rasent
Quatre-vingts prennent à l'instant une douche,
Quatre-vingt-dix flirtent sur le lit,
Cent aimeraient bien essayer !

Dans la machine à habiter en béton

Se passent bien des choses,
De jour comme de nuit, ce n'est pas étonnant !
Vingt boitent avec leur canne,
Trente font une crise de nerfs,
Quarante s'arrondissent de plus en plus !
Cinquante se disputent, c'est une honte,
Soixante épient le voisinage, l'oreille collée au mur,
Soixante-dix allaitent leur bébé,
Quatre-vingts jouent avec le chat
Quatre-vingt-dix serrent leur chérie
Cent avalent la pilule des noces!

Dans la machine à habiter en béton
Cohabitent pas mal de malheurs,
Maints bonheurs se brisent !
Vingt sont fragiles de la vessie,
Trente n'arrivent plus à se défaire de la grippe,
Quarante préféreraient mourir,
Cinquante ont une jambe enflée,
Soixante de gros calculs biliaires,
Soixante-dix ont de graves bouffées de chaleur,
Quatre-vingts ont un enfant handicapé,
Quatre-vingt-dix sont déjà à moitié aveugles,
Cent gèlent ou transpirent !

Dans la machine à habiter en béton
Végètent beaucoup de parias,
De nuit comme de jour, toujours en palabre !
Vingt viennent de Malaga,
Trente se nomment Abdallah,
Quarante sont assurément des Arabes,
Cinquante sont originaires d'Athènes,

Soixante scintillent de toutes leurs dents,
Soixante-dix viennent d'Outre-Rhin,
Quatre-vingts sont originaires de Naples,
Quatre-vingt-dix autres ne sont pas d'ici,
Seul le concierge est autochtone !

Dans la maison à habiter en béton
Tous végètent,
Pauvres, réprouvés, comme des bohémiens :
Coulis originaires du Sénégal,
Main d'oeuvre du Portugal,
Grecs, Hindous, Levantins,
Tous baragouinent sans arrêt,
Avec la bouche et avec les mains,
En turc, en espagnol, en italien !
Dans le ghetto en béton
Tous dépérissent lentement
Du mal du pays et de neurasthénie !

En 1979, Henri Mertz reçut le brezel d'or couronnant sa
poésie dialectale d'expression alsacienne.



Couverture.

En 1980 paraît son dernier ouvrage, « D'Roraff », tiré à 500 exemplaires, aux Éditions Oberlin de Strasbourg.

L'auteur le dédie :

« À tous ceux qui comprennent la langue,
À tous ceux qui marchent encore debout,
À tous ceux qui pensent par eux-mêmes,
À toutes les personnes de toute l'Alsace,
J'aimerais offrir avec ce tome d'amitié
La fierté, la joie et l'espérance. »

Le Roraff est ce fameux automate du XIV^e s. de la cathédrale de Strasbourg, qui, lors des fêtes de la Pentecôte, se moquait des paysans, bourgeois et prêtres en les ridiculisant et les critiquant à qui mieux mieux.

Zwiespalt.

Zwei Herre zuem Ehre
Zwei ohre zuem Hoere,
Zwei Zunge zuem Lecke,
Zwei Pfoetle zuem Strecke,
Zwei Miehler zuem Halte
Zwei Seele zuem Spalte,
Zwei Meischer zuem Griesse,
Zwei Flinte zuem Schiesse,
Zwei Aue zuem Gaffe,
Zwei Dobe zuem Schaffe,
Zwei Kieffer zuem Bisse,
Zwei Flagge zuem Hisse,
Un zweimol zwei Backe
Zuem Treete un Zwacke!
Zwei Lippe zuem Schmutze,
Zwei Lippe zuem Trutze,
Zwei Fräckle zuem Drehje,
Zwei Achsle, zwei Mäje,
Zwei Stiehl, wo schon blitze
Soball mir druf sitze!
Zwei Lunge, zwei Kehle,
Zwei Vädder, zwei Seele,
Zwei Sprooche zuem Schweje
Un keni zuem Schreje!
Mir sinn, des ich bitter,
In allem blos Zwitter !
Mir stecke voll Zicke
Kumplexe un Scrulle,
Drum will uns nix glicke,
Ins doppelte Nulle!

Coupé en deux.

Deux maîtres à honorer,
Deux oreilles pour écouter,
Deux langues pour lécher,
Deux pattes pour les tendre,
Deux bouches pour se taire,
Deux âmes à fendre,
Deux maîtres à saluer,
Deux fusils pour tirer,
Deux yeux pour regarder,
Deux mains pour travailler,
Deux mâchoires pour mordre,
Deux drapeaux à hisser,
Et deux fois deux joues
Pour être piétiné et torturé !
Deux lèvres pour donner des baisers,
Deux lèvres pour faire la moue,
Deux vestes à porter,
Deux épaules, deux fleurs,
Deux chaises qui sautent
Dès que nous nous y asseyons !
Deux poumons, deux gorges,
Deux pères, deux âmes,
Deux langues pour se taire
Et aucune pour hurler !
Nous sommes, le constat est amer,
En tout des êtres hybrides !
Nous sommes pleins de tics
De complexes et de chimères,
C'est pourquoi rien ne nous réussit
À nous, les doubles zéros !

J'eus le plaisir de rencontrer Monsieur Adrien Finck, professeur à l'Université de Strasbourg, qui m'aida par ses commentaires dans l'analyse de ce poème qu'il affectionnait.

Zwiespalt : conflit, tiraillement intérieur, dualité ? Fendu en deux, ouvert par une entaille : donc ouverture ou division en deux parties qui peuvent soit s'unir soit jouer la division. Le monolithisme est synonyme de repli sur soi alors que le dualisme génère la vie, est créatrice d'idées, bouillonne ou fait bouillonner !

Zwei Herre : deux seigneurs. Il s'agit des deux belles cultures, la française et l'allemande qui se mêlent sur notre Alsace et s'enrichissent mutuellement.

Zwei Zunge : Deux langues, une évidence puisque nous sommes en présence de deux cultures ayant chacune son histoire propre.

Mais

Zwei Meischter zuem halte : au lieu de se glorifier, de proclamer haut et fort cette spécificité, cette richesse culturelle, l'Alsacien se tait... doublement !

Zwei Seele : L'âme est le moi profond qui révèle l'identité, qui construit la personne, La dualité alsacienne s'alimente aux deux sources nommées ci-dessus et qui rejoignent leurs eaux en Alsace.

Zwei Flinte : le fusil rappelle les déchirures qui ensanglantèrent l'Alsace par trois fois en moins de cent ans.

Zwei Flagge : deux drapeaux à hisser ; la montée des couleurs marque les changements de nationalité survenus en 1871, en 1918, en 1940 et en 1945. Et ceux-ci eurent pour corollaire la torture.

Zuem Trette un Zwacke : zwacke signifie pincer fortement avec l'intention de faire très mal, de torturer. C'est un rappel de l'incorporation de force et de tous les sévices que subit l'Alsace sous la férule de Robert Wagner, Gauleiter de Hitler.

Zwei Fräcke : Deux vestes, rappel des deux cultures. On y revient toujours. L'Alsacien a deux vestes ! S'il n'en avait qu'une., ceci lui simplifierait la vie : il pourrait la retourner comme tout le monde !!!

Zwei Stiehl L'Alsace vit dans une province frontière politique et non frontière linguistique. Dès qu'il s'assied sur l'une ou l'autre culture, il ne trouve pas l'équilibre ; il n'est pas encore mature dans sa démarche, dans son savoir être, dans son être. Il se sent toujours dans l'obligation de se justifier, de décliner son identité. Il ne trouve pas l'équilibre entre ces deux chaises. Il n'est pas arrivé à transformer les deux chaises en un sofa unique : le sien.

Zwei Lunge...Schreiije ! L'incroyable, à la limite l'incompréhensible s'étale là : cette richesse culturelle, cet apport culturel puisé à deux grandes sources ne servent à rien puisque l'Alsacien ne hurle sa vérité dans aucune des deux langues.

Zwitter : a Zweck, un hermaphrodite, un bâtard hybride. N'étant pas un homme, il ne se défend pas, n'étant pas une femme, il ne séduit pas !!! est aisé de glisser d'hermaphrodite à escargot, d'escargot à limace, de limace à mollusque !! Fermer le ban !!!

A Zick : une tique, un acarien capable de transmettre des maladies qui provoque des démangeaisons. (par exemple, le complexe de l'accent inculqué à des générations après la dernière guerre) Toute la personne de l'alsacien est malade, sujette à d'incessantes démangeaisons.

Schrulle : lubie, caprice ; ici illusions, idées fausses, chimères, idées qui n'ont aucun lien avec la réalité.

Parce qu'il n'a pas analysé avec pertinence, force, intelligence, maturité, sa position sur l'échiquier national, parce qu'il ne sait pas crier haut et fort son originalité, parce qu'il veut être ce qu'il n'est pas et a peur de paraître ce qu'il est, rien ne lui réussit et le couperet tombe sans appel : DOUBLE ZÉRO !!!

La forme du poème mérite que l'on s'y attarde un peu :

Voici un poème dont la métrique est le « zweihebiger Vers », le vers à deux syllabes accentuées, deux fortes (Hebungen) suivies d'autant de syllabes non accentuées (Senkungen). Le poète attaque chaque vers 12 fois de suite par le même son. Le martelage du Zwei donne à l'ensemble une connotation particulière. Cette allitération ou répétition d'une même attaque de syllabe lourde (Tonsilbenanlaut) insuffle à ce poème une vigueur , une force formelle peu commune.

Cette aspect est renforcé par la succession de 26 rimes plates (Paarreim) et pures (Vollreim) de par l'identité de la dernière voyelle accentuée : exemple :Lecke, Strecke ; Smutze, Trutze, etc.

Le 25° vers arrête définitivement l'allitération par une assonance, c-à-d la répétition de sons voyelles identiques – Mir sinn, des isch bitter – qui tonne comme un coup de canon le jugement final qui demeure sans appel !

Qui cite Henri Mertz ?

Le Professeur d'université Adrien Finck dans son ouvrage « Neue Nachrichte aus dem Elsass » (1985) a cité plusieurs de ses poèmes.

Beaucoup de ses poèmes furent mis en musique par André Ross, Jean Dentinger, René Egles, François Brumt, Roland Engel, Daniel Dollinger, Isabelle Grussenmeyer et même par quelques bardes d'Outre-Rhin .

Henri Merz figure dans l'ouvrage d'Eros Vicari de l'Académie d'Alsace « L'Histoire de la littérature en Alsace » aux éditions de la Nuée Bleue (1985).

Il figure également dans l'ouvrage de Georges Holderith « Poètes et prosateurs d'Alsace », une anthologie éditée aux D.N. Librairie Istra en 1978.

Dans le supplément du Nouveau Dictionnaire de biographies alsaciennes n° 46, - édité en 2006, p 4814 , un article lui est consacré.

Tous les opuscules d'Henri Mertz sont épuisés.

Hugues Hoohs